﻿The Project Gutenberg EBook of Cora, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Cora

Author: George Sand

Release Date: July 7, 2004 [EBook #12837]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CORA \*\*\*

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading

Team. This file was produced from images generously made available

by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr

[Illustration]

CORA.

de

Georges Sand

I.

A mon retour de l'île Bourbon (je me trouvais dans une situation

assez précaire), je sollicitai et j'obtins un mince emploi dans

l'administration des postes. Je fus envoyé au fond de la province,

dans une petite ville dont je tairai le nom pour des motifs que vous

concevrez facilement.

L'apparition d'une nouvelle figure est un événement dans une petite

ville, et, quoique mon emploi fût des moins importants, pendant quelques

jours je fus, après un phoque vivant et deux boas constrictors, qui

venaient de s'installer sur la place du marché, l'objet le plus excitant

de la curiosité publique et le sujet le plus exploité des conversations

particulières.

La niaise oisiveté dont j'étais victime me séquestra chez moi pendant

toute la première semaine. J'étais fort jeune, et la négligence

que j'avais jusqu'alors apportée par caractère aux importantes

considérations de la \_mise\_ et de la \_tenue\_ commençaient à se révéler à

moi sous la forme du remords.

Après un séjour de quelques années aux colonies, ma toilette se

ressentait visiblement de l'état de stagnation honteuse où l'avait

laissé le progrès du siècle. Mon chapeau à la Bolivar, mes favoris à

la Bergami et mon manteau à la Quiroga étaient en arrière de plusieurs

lustres, et le reste de mon accoutrement avait une tournure exotique

dont je commençais à rougir.

Il est vrai que, dans la solitude des champs, ou dans l'incognito d'une

grande ville, ou dans le tourbillon de la vie errante, j'eusse pu

exister longtemps encore sans me douter du malheur de ma position. Mais

une seule promenade hasardée sur les remparts de la ville m'éclaira

tristement à cet égard. Je ne fis point dix pas hors de mon domicile

sans recevoir de salutaires avertissements sur l'inconvenance de mon

costume. D'abord une jolie grisette me lança un regard ironique, et dit

à sa compagne, en passant près de moi:--«\_Ce monsieur\_ a une cravate

bien mal pliée.» Puis un ouvrier, que je soupçonnai être dans le

commerce des feutres, dit d'un ton goguenard, en posant ses poings sur

ses flancs revêtus d'un tablier de cuir:--«Si \_ce monsieur\_ voulait me

prêter son chapeau, j'en ferais fabriquer un sur le même modèle, afin

de me déguiser en \_roast-beef\_ le jour du carnaval.» Puis une \_dame\_

élégante murmura en se penchant sur sa croisée:--«C'est dommage qu'il

ait un gilet si fané et la barbe si mal faite.» Enfin, un bel esprit du

lieu dit en pinçant la lèvre:--«Apparemment que le père de \_ce monsieur\_

est un homme \_puissant\_, on le voit à l'ampleur de son habit.» Bref,

il me fallut bientôt revenir sur mes pas, fort heureux d'échapper aux

vexations d'une douzaine de polissons en guenilles qui criaient après

moi du haut de leur tête: A bas \_l'angliche\_! à bas le milord! à bas

l'étranger!

Profondément humilié de ma mésaventure, je résolus de m'enfermer chez

moi jusqu'à ce que le tailleur du chef-lieu m'eût fait parvenir un habit

complet dans le dernier goût. L'honnête homme ne s'y épargna point, et

me confectionna des vêtements si exigus et si coquets que je pensai

mourir de douleur en me voyant réduit à ma plus simple expression,

et semblable en tous points à ces caricatures de \_fats parisiens\_

et d'\_incroyables\_ qui nous faisaient encore pâmer de rire, l'année

précédente, à l'île Maurice. Je ne pouvais pas me persuader que je ne

fusse pas cent fois plus ridicule sous cet habit que sous celui que je

venais de quitter, et je ne savais plus que devenir; car j'avais

promis solennellement à mon hôtesse (la femme du plus gros notaire de

l'arrondissement) de la conduire au bal, et de lui faire danser la

première et probablement l'unique contredanse à laquelle ses charmes lui

donnaient le droit de prétendre. Incertain, honteux, tremblant, je me

décidai à descendre et à demander à cette estimable femme un avis rigide

et sincère sur ma situation. Je pris un flambeau et je me hasardai

jusqu'à la porte de son appartement; mais je m'arrêtai palpitant et

désespéré, en entendant partir de ce sanctuaire un bruit confus de voix

fraîches et perçantes, de rires aigus et naïfs, qui m'annonçaient la

présence de cinq ou six demoiselles de la ville. Je faillis retourner

sur mes pas; car, de m'exposer au jugement d'un si malin aréopage dans

une parure plus que problématique à mes yeux, c'était un héroïsme dont

peu de jeunes gens à ma place se fussent sentis capables.

Enfin, la force de ma volonté l'emporta; je me demandai si j'avais lu

pour rien Locke et Condillac, et poussant la porte d'une main ferme,

j'entrai par l'effet d'une résolution désespérée. J'ai vu de près

d'affreux événements, je puis le dire: j'ai traversé les mers et les

orages, j'ai échappé aux griffes d'un tigre dans le royaume de Java,

et aux dents d'un crocodile dans la baie de Tunis; j'ai vu en face les

gueules béantes des sloops flibustiers; j'ai mangé du biscuit de mer qui

m'a percé les gencives; j'ai embrassé la fille du roi de Timor ... eh

bien! je vous jure que tout ceci n'était rien au prix de mon entrée dans

cet appartement, et que dans aucun jour de ma vie je ne recueillis un

aussi glorieux fruit de l'éducation philosophique.

Les demoiselles étaient assises en cercle, et, en attendant que la femme

du notaire eût achevé de mêler à ses cheveux noirs une légère guirlande

de pivoines, ces gentes filles de la nature échangeaient entre elles de

joyeux propos et de naïves chansons. Mon apparition inattendue paralysa

l'élan de cette gaieté charmante. Le silence étendit ses ailes de hibou

sur leurs blondes têtes, et tous les yeux s'attachèrent sur moi avec

l'expression du doute, de la méfiance et de la peur.

Puis tout à coup un cri de surprise s'échappa du sein de la plus jeune,

et mon nom vola de bouche en bouche comme la bordée d'une frégate armée

en guerre. Mon sang se glaça dans mes veines, et je faillis prendre la

fuite comme un brick qui a cru attaquer un chasse-marée, et qui, à

la portée de la longue-vue, découvre un beau trois-mâts, laissant

nonchalamment tomber ses sabords pour lui faire accueil.

Mais, à ma grande stupéfaction, la femme de mon hôte, laissant la moitié

de ses boucles crêpées et menaçantes, tandis que l'autre gisait

encore sous le papier gris de la papillote, accourut vers moi en

s'écriant:--C'est notre jeune homme! c'est notre pauvre Georges! Ah! mon

Dieu! quelle métamorphose! qu'il est bien mis! quelle jolie tournure!

quelle coupe d'habit élégante et moderne!... Ah! Mesdemoiselles,

regardez! regardez comme M. Georges est changé, comme il a l'air

distingué. Vous ferez danser ces demoiselles, monsieur Georges, après

moi, pourtant! Vous m'avez forcée de vous promettre la première, vous

vous en souvenez?

Les demoiselles gardaient le silence, et je doutais encore de mon

triomphe. Je rassemblai le reste de mon courage pour leur demander

timidement leur goût sur cet habit, et aussitôt un choeur de louanges

pur et mélodieux à mes oreilles comme un chant céleste s'éleva autour

de moi. Jamais on n'avait rien vu de mieux; on ne trouvait pas un pli

à blâmer; le collet raide et volumineux était d'un goût exquis, les

basques courtes et cambrées avaient une grâce parfaite, le gilet parsemé

de gigantesques rosaces était d'un éclat sans pareil; la cravate

inflexible, croisée avec une rigueur systématique, était un

chef-d'oeuvre d'invention; la manchette et le jabot terrible

couronnaient l'oeuvre. De mémoire de jeunes filles, aucun employé de

l'administration des postes n'avait fait un tel début dans le monde.

J'avoue que ce n'est pas un des moins brillants souvenirs de ma jeunesse

que mon entrée triomphante dans ce bal, serré dans mon habit neuf,

froissé par les baleines dorsales de mon gilet, vexé par le rigorisme de

mes entournures, et, de plus, flanqué à droite de la femme du notaire,

à gauche de mademoiselle Phédora, sa nièce, la plus vieille et la plus

laide fille du département. N'importe, j'étais fier, j'étais heureux,

j'étais bien mis.

La salle était un peu froide, un peu sombre, un peu malpropre; les

banquettes étaient bien tachées d'huile çà et là, les quinquets jouaient

bien un peu, sur les têtes fleuries et emplumées du bal, le vieux rôle

de l'épée de Damoclès; le parquet n'était pas fort brillant, les robes

des femmes n'étaient pas toutes fraîches, pas plus que la fraîcheur de

certains visages n'était naturelle. Il y avait bien des pieds un peu

larges dans des souliers de satin un peu rustiques, des bras un peu

rouges sous des manches de dentelle, des cous un peu hâlés sous des

colliers de perles, et des corsages un peu robustes sous des ceintures

de moire. Il y avait bien aussi sur l'habit des hommes une légère odeur

de tabac de la régie, dans l'office un parfum de vin chaud un peu

brutal, dans l'air un nuage de poussière un peu agreste, et pourtant

c'était une charmante fête, une aimable réunion, sur ma parole! La

musique n'était pas beaucoup plus mauvaise que celle de Port-Louis ou

de Saint-Paul. Les modes n'étaient, à coup sûr, ni aussi arriérées, ni

aussi exagérées que celles qu'on prétend suivre à Calcutta; en outre,

les femmes étaient généralement plus blanches, les hommes moins rudes et

moins bruyants.

A tout prendre, pour moi qui n'avais point vu les merveilles de la

civilisation poussées à la dernière limite, pour moi qui n'avais vu

l'opéra qu'en Amérique et le bal qu'en Asie, le bal à peu près public et

général de la petite ville pouvait bien sembler pompeux et enivrant,

si l'on considère d'ailleurs la profonde sensation qu'y produisait mon

habit et le succès incontestable que j'obtins d'emblée à la fin de la

première contredanse.

Mais ces joies naïves de l'amour-propre firent bientôt place à un

sentiment plus conforme à ma nature inflammable et contemplative. Une

femme entra dans le bal et j'oubliai toutes les autres; j'oubliai même

mon triomphe et mon habit neuf. Je n'eus plus de regards et de pensées

que pour elle.

Oh! c'est qu'elle était vraiment bien belle, et qu'il n'était pas besoin

d'avoir vingt-cinq ans et d'arriver de l'Inde pour en être frappé. Un

peintre célèbre qui passa, l'année suivante, dans la ville, arrêta sa

chaise de poste en l'apercevant à sa fenêtre, fit dételer les chevaux et

resta huit jours à l'auberge du Lion-d'Argent, cherchant par tous les

moyens possibles à pénétrer jusqu'à elle pour la peindre. Mais jamais il

ne put faire comprendre à sa famille qu'on pouvait par amour de l'art

faire le portrait d'une femme sans avoir l'intention de la séduire. Il

fut éconduit, et la beauté de Cora n'est restée empreinte que dans le

cerveau peut-être de ce grand artiste, et dans le coeur d'un pauvre

fonctionnaire destitué de l'administration des postes.

Elle était d'une taille moyenne admirablement proportionnée, souple

comme un oiseau, mais lente et fière comme une dame romaine. Elle était

extraordinairement brune pour le climat tempéré où elle était née; mais

sa peau était fine et unie comme la cire la mieux moulée. Le principal

caractère de sa tête régulièrement dessinée, c'était quelque chose

d'indéfinissable, de surhumain, qu'il faut avoir vu pour le comprendre;

des lignes d'une netteté prestigieuse, de grands yeux d'un vert si pâle

et si transparent qu'ils semblaient faits pour lire dans les mystères

du monde intellectuel plus que dans les choses de la vie positive; une

bouche aux lèvres minces, fines et pâles, au sourire imperceptible, aux

rares paroles; un profil sévère et mélancolique, un regard froid, triste

et pensif, une expression vague de souffrance, d'ennui et de dédain;

et puis des mouvements doux et réservés, une main effilée et blanche,

beauté si rare chez les femmes d'une condition médiocre; une toilette

grave et simple, discernement si étrange chez une provinciale; surtout

un air de dignité calme et inflexible qui aurait été sublime sous la

couronne de diamants d'une reine espagnole, et qui, chez cette pauvre

fille, semblait être le sceau du malheur, l'indice d'une organisation

exceptionnelle.

[Illustration: Elle lisait.]

Car c'était la fille... le dirai-je? il le faut bien: Cora était la

fille d'un épicier.

O sainte poésie, pardonne-moi d'avoir tracé ce mot! Mais Cora eût relevé

l'enseigne d'un cabaret. Elle se fût détachée comme l'ange de Rembrandt

au-dessus d'un groupe flamand. Elle eût brillé comme une belle fleur

au milieu des marécages. Du fond de la boutique de son père, elle eût

attiré sur elle le regard du grand Scott. Ce fut sans doute une beauté

ignorée comme elle qui inspira l'idée charmante de \_la belle fille de

Perth\_.

Et elle s'appelait Cora; elle avait la voix douce, la démarche réservée,

l'attitude rêveuse. Elle avait la plus belle chevelure brune que j'aie

vue de ma vie, et seule, entre toutes ses compagnes, elle n'y mêlait

jamais aucun ornement. Mais il y avait plus d'orgueil dans le luxe de

ses boucles épaisses que dans l'éclat d'un diadème. Elle n'avait pas non

plus de collier ni de fleurs sur la poitrine. Son dos brun et velouté

tranchait fièrement sur la dentelle blanche de son corsage. Sa robe

bleue la faisait paraître encore plus brune de ton et plus sombre

d'expression. Elle semblait tirer vanité du caractère original de sa

beauté.

[Illustration: Je revins à moi sur un grand fauteuil.]

Elle semblait avoir deviné qu'elle était belle autrement que toutes les

autres: car je n'ai pas besoin de vous le dire, Cora étant d'un type

rare et d'un coloris oriental, Cora ressemblant à la juive Rebecca, ou

à la Juliette de Shakespeare, Cora majestueuse, souffrante et un peu

farouche, Cora qui n'était ni rose, ni replette, ni agaçante, ni

gentille, n'était ni aperçue ni soupçonnée dans la foule. Elle vivait là

comme une rose épanouie dans le désert, comme une perle échouée sur le

sable, et la première personne venue, à qui vous eussiez exprimé votre

admiration à la vue de Cora, vous eût répondu: Oui, elle ne serait pas

mal si elle était plus blanche et moins maigre.

J'étais si troublé auprès d'elle, si subitement épris, que vraiment

j'oubliais toute la confiance qu'eussent dû m'inspirer mon habit neuf

et mon gilet à rosaces. Il est vrai qu'elle y accordait fort peu

d'attention, qu'elle écoutait d'un air distrait des fadeurs qui me

faisaient suer sang et eau à débiter, qu'elle laissait, à chaque

invitation de ma part, tomber de ses lèvres un mot bien faible, et, dans

ma main tremblante, une main dont je sentais la froideur au travers de

son gant. Hélas! qu'elle était indifférente et hautaine, la fille de

l'épicier! Qu'elle était singulière et mystérieuse, la brune Cora! Je

ne pus jamais obtenir d'elle, dans toute la durée de la nuit, qu'une

demi-douzaine de monosyllabes.

Il m'arriva le lendemain de lire, pour le malheur de ma vie, les Contes

fantastiques. Pour mon malheur encore, aucune créature sous le ciel ne

semblait être un type plus complet de la beauté fantastique et de la

poésie allemande que Cora aux yeux verts et au corsage diaphane.

Les adorables poésies d'Hoffman commençaient à circuler dans la ville.

Les matrones et les pères de famille trouvaient le genre détestable et

le style de mauvais goût. Les notaires et les femmes d'avoués faisaient

surtout une guerre à mort à l'invraisemblance des caractères et au

romanesque des incidents. Le juge de paix du canton avait l'habitude de

se promener autour des tables dans le cabinet de lecture, et de dire aux

jeunes gens égarés par cette poésie étrangère et subversive: \_Rien n'est

beau que le vrai\_, etc. Je me souviens qu'un vaurien de lycéen, en

vacances, lui dit à cette occasion en le regardant fixement:

--Monsieur, cette grosse verrue que vous avez au milieu du nez est sans

doute postiche?

Malgré les remontrances paternelles, malgré les anathèmes du \_principal\_

et des professeurs de sixième, le mal gagna rapidement, et une grande

partie de la jeunesse fut infectée du venin mortel. On vit de jeunes

débitants de tabac se modeler sur le type de Kressler, et des

surnuméraires à l'enregistrement s'évanouir au son lointain d'une

cornemuse ou d'une chanson de jeune fille.

Pour moi, je confesse et je déclare ici que je perdis complètement la

tête. Cora réalisait tous les rêves enivrants que le poëte m'inspirait,

et je me plaisais à la gratifier d'une nature immatérielle et féerique

qui réellement semblait avoir été imaginée pour elle. J'étais heureux

ainsi. Je ne lui parlais pas, je n'avais aucun titre pour m'approcher

d'elle. Je ne recueillais aucun encouragement à ma passion; je n'en

cherchais même pas. Seulement, je quittai la maison du notaire et

je louai une misérable chambre directement en face de la maison de

l'épicier. Je garnis ma fenêtre d'un épais rideau, dans lequel je

pratiquai des fentes habilement ménagées. Je passais là en extase toutes

les heures que je pouvais dérober à mon travail.

La rue était déserte et silencieuse. Cora était assise à sa fenêtre au

rez-de-chaussée. Elle lisait. Que lisait-elle? Il est certain qu'elle

lisait du matin au soir. Et puis elle posait son livre sur un vase de

giroflée jaune qui brillait à la fenêtre. Et la tête penché sur sa main,

les boucles de ses beaux cheveux nonchalamment mêlées aux fleurs d'or

et de pourpre, l'oeil fixe et brillant, elle semblait percer le pavé et

contempler, à travers la croûte épaisse de ce sol grossier, les mystères

de la tombe et de la reproduction des essences fécondantes, assister à

la naissance de la fée aux Roses, et encourager le germe d'un beau génie

aux ailes d'or dans le pistil d'une tulipe.

Et moi je la regardais, j'étais heureux. Je me gardais bien de me

montrer, car, au moindre mouvement du rideau, au moindre bruit de ma

fenêtre, elle disparaissait comme un songe. Elle s'évanouissait comme

une vapeur argentée dans le clair-obscur de l'arrière-boutique; je me

tenais donc là, immobile, retenant mon souffle, imposant silence aux

battements de mon coeur, quelquefois à genoux implorant ma fée dans le

silence, envoyant vers elle les brûlantes aspirations d'une âme que son

essence magique devait pénétrer et entendre. Parfois je m'imaginais

voir mon esprit et le sien voltiger enlacés dans un de ces rayons de

poussière d'or que le soleil de midi infiltrait dans la profondeur

étroite et anguleuse delà rue. Je m'imaginais voir partir de son oeil

limpide comme l'eau qui court sur la mousse, un trait brûlant qui

m'appelait tout entier dans son coeur.

Je restai là tout le jour, égaré, absurde, ridicule; mais exalté, mais

amoureux, mais jeune! mais inondé de poésie et n'associant personne aux

mystères de ma pensée et ne sentant jamais mes élans entravés par la

crainte de tomber dans le mauvais goût, n'ayant que Dieu pour juge et

pour confident de mes rêves et de mes extases.

Puis, quand le jour finissait, quand la pâle Cora fermait sa fenêtre et

tirait son rideau, j'ouvrais mes livres favoris et je la retrouvais sur

les Alpes avec Manfred, chez le professeur Spallanzani avec Nathanaël,

dans les cieux avec Oberon.

Mais, hélas! ce bonheur ne fut pas de bien longue durée. Jusque-là

personne n'avait découvert la beauté de Cora; j'en jouissais tout seul.

Elle n'était comprise et adorée que par moi. La contagion fantastique,

en se répandant parmi les jeunes gens de la ville, jeta un trait de

lumière sur la romantique bourgeoise.

Un impertinent bachelier s'avisa un matin, en passant devant ses

fenêtres, de la comparer à Anne de Gierstern, la fille du brouillard.

Ce mot fit fortune: on le répéta au bal. Les \_inspirés\_ de l'endroit

remarquèrent la danse molle et aérienne de Cora. Un autre génie de la

société la compara à la reine Mab. Alors, chacun voulant faire montre de

son érudition, apporta son épithète et sa métaphore, et la pauvre fille

en fut écrasée à son insu. Quand ils eurent assez profané mon idole avec

leurs comparaisons, ils l'entourèrent, ils l'accablèrent de soins et de

madrigaux, ils la firent danser jusqu'à l'extinction des quinquets, ils

me la rendirent le lendemain fatiguée de leur esprit, ennuyée de leur

babil, flétrie de leur admiration; et ce qui acheva de me briser le

coeur, ce fut de voir apparaître à la fenêtre le profil arrondi et

jovial d'un gros étudiant en pharmacie à côté du profil grec et délié de

ma sylphide.

Pendant bien des matins et bien des soirs, je vins derrière le rideau

mystérieux essayer de combattre le charme que mon odieux rival avait

jeté sur la famille de l'épicier. Mais en vain j'invoquai l'amour, le

diable et tous les saints, je ne pus écarter sa maligne influence. Il

revint, sans se lasser, tous les jours s'asseoir à côté de Cora, dans

l'embrasure de la fenêtre, et il lui parlait. De quoi osait-il lui

parler, le malheureux! La figure impénétrable de Cora n'en trahissait

rien. Elle semblait écouter ses discours sans les entendre, et à

l'imperceptible mouvement de ses lèvres, je devinais quelquefois qu'elle

lui répondait froidement et brièvement comme elle avait l'habitude de le

faire, et puis la conversation semblait languir.

Le couple contraint et ennuyé étouffait de part et d'autre des

bâillements silencieux. Cora regardait tristement son livre fermé sur la

fenêtre et que la présence de son adorateur l'empêchait de continuer.

Puis elle appuyait son coude sur le pot de giroflées et le menton sur

la paume de sa main, et le regardant d'un regard fixe et glacial, elle

semblait étudier les fibres grossières de son organisation morale au

travers de la loupe de maître Floh.

Après tout, elle supportait ses assiduités comme un mal nécessaire; car,

au bout de six semaines, l'apprenti pharmacien conduisit la belle Cora

au pied des autels, où ils reçurent la bénédiction nuptiale. Cora était

admirablement chaste et sévère sous son costume de mariée. Elle avait

l'air calme, indifférent, ennuyé comme toujours. Elle traversa la foule

avide d'un pas aussi mesuré qu'à l'ordinaire, et promena sur les curieux

ébahis son oeil sec et scrutateur. Quand il rencontra ma figure morne et

flétrie, il s'y arrêta un instant et sembla dire: Voici un homme qui est

incommodé d'un catarrhe ou d'un mal de dents.

Pour moi, j'étais si désespéré, que je sollicitai mon changement ...

II.

Mais je ne l'obtins pas, et je restai témoin du bonheur d'un autre.

Alors je pris le parti de tomber malade, ce qui me sauva du désespoir,

ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

Si dégoûté qu'on soit de la vie, il est certain que, lorsque la fatalité

nous y retient malgré nous, la faiblesse humaine ne peut s'empêcher de

remercier secrètement la fatalité. La mort est si laide qu'aucun de nous

ne la voit de près sans effroi. Bien magnanimes sont ceux qui enfoncent

le rasoir jusqu'à l'artère carotide, ou qui avalent le poison jusqu'au

fond de la coupe. (Je dis la \_coupe\_, parce qu'il n'est pas séant et

presque impossible de s'empoisonner dans un vase qui porte un autre nom

quelconque.)

Oui, le proverbe d'Ésope est la sagesse des nations. Nous aimons la vie

comme une maîtresse que nous convoitons encore avec les sens, après même

que toute estime et toute affection pour elle sont éteintes en nous.

Le soir où je vis un prêtre et un médecin convenablement graves à mon

chevet, je n'eus pas la force de m'enquérir vis-à-vis de moi-même de

ce que j'en ressentais de joie ou de peine. Mais quand, un matin, je

m'éveillai faible et languissant, et que je vis la garde-malade endormie

profondément sur sa chaise, le soleil brillant sur les toits et les

fioles pharmaceutiques vides sur le guéridon, quand je me hasardai à

remuer et que je sentis ma tête sans douleur, mes membres légers, et

mon corps débile dégagé de tous les liens de fer de la souffrance, je

ressentis un insurmontable sentiment de bien-être et de reconnaissance

envers le ciel.

Et puis je me rappelai Cora et son mariage, et j'eus honte de la joie

que je venais d'éprouver; car, après les ferventes prières que j'avais

adressées à Dieu et au médecin pour être délivré de la vie, c'était une

inconséquence sans pareille que d'en accepter le retour sans colère et

sans amertume. Je me mis donc à répandre des larmes. La jeunesse est si

riche en émotions de tout genre, qu'il lui est possible de se torturer

elle-même en dépit de la force de l'espoir, de la poésie, de tous les

bienfaits dont l'a douée la Providence. Je lui reprochai, moi, d'avoir

été plus sage que moi, et de n avoir pas permis qu'un amour bizarre

et presque imaginaire me conduisît au tombeau. Puis je me résignai et

j'acceptai la volonté de Dieu, qui rivait ma chaîne et me condamnait

à jouir encore de la vue du ciel, de la beauté de la nature et de

l'affection de mes proches.

Quand je fus assez fort pour me lever, je m'approchai de la fenêtre avec

un inexprimable serrement de coeur. Cora était là; elle lisait. Elle

était toujours belle, toujours pâle, toujours seule. J'eus un sentiment

de joie. Elle m'était donc rendue, ma fée aux yeux verts; ma belle

rêveuse solitaire! Je pourrais la contempler encore et nourrir en secret

cette passion extatique que le regard d'un rival m'avait forcé de

refouler si longtemps! Tout à coup elle releva sa tête brune, et ses

yeux, errant au hasard sur la muraille, aperçurent ma face pâle qui se

penchait vers elle. Je tressaillis, je crus qu'elle allait fuir comme à

l'ordinaire. Mais, ô transport! elle ne s'enfuit point. Au contraire,

elle m'adressa un salut plein de politesse et de douceur, puis elle

reporta son attention sur son livre, et resta sous mes yeux absolument

indifférente à l'assiduité de mes regards; mais du moins elle resta.

Un homme plus expérimenté que moi eût préféré l'ancienne sauvagerie

de Cora à l'insouciance avec laquelle désormais elle bravait le

face-à-face. Mais pouvais-je résister au charme qu'elle venait de jeter

sur moi avec son salut bienveillant et gracieux? Je m'imaginai tout ce

qu'il peut entrer de chaste intérêt et de bienveillance réservée dans un

modeste salut de femme. C'était la première marque de connaissance

que me donnait Cora. Mais avec quelle ingénieuse délicatesse elle

choisissait l'instant de me la donner! Combien il entrait de compassion

généreuse dans ce faible témoignage d'un intérêt timide et discret! Elle

n'osait point me demander si j'étais mieux. D'ailleurs elle le voyait,

et son salut valait tout un long discours de félicitations.

Je passai toute la nuit à commenter ce charmant salut, et le lendemain,

à l'heure où Cora reparut, je me hasardai à risquer le premier

témoignage de notre intelligence naissante. Oui, j'eus l'audace de la

saluer profondément; mais je fus si bouleversé de ce que j'osais faire,

que je n'eus point le courage de fixer mes yeux sur elle. Je les tins

baissés avec crainte et respect, ce qui fit que je ne pus point savoir

si elle me rendait mon salut, ni de quel air elle me le rendait.

Troublé, palpitant, plein d'espoir et de terreur, je restais le front

caché dans mes mains, n'osant plus montrer mon visage, lorsqu'une voix

s'éleva dans le silence de la rue, et, montant vers moi, m'adressa ces

douces paroles:

--Il parait, Monsieur, que votre santé est meilleure?

Je tressaillis, je retirai ma tête de mes mains; je regardai Cora, je ne

pouvais en croire mes oreilles, d'autant plus que la voix était un peu

rude, un peu mâle, et que je m'étais toujours imaginé la voix de

Cora plus douce que celle de la brise d'avril caressant les fleurs

naissantes. Mais comme je la contemplais d'un air éperdu, elle réitéra

sa question dans des termes dont la douceur me fit oublier l'accent un

peu indigène et le timbre un peu vigoureux de sa voix.

--Je vois avec plaisir, dit-elle, que monsieur Georges se porte mieux.

Je voulus faire une réponse qui exprimât l'enthousiasme de ma

reconnaissance; mais cela me fut impossible: je pâlis, je rougis, je

balbutiai quelques paroles inintelligibles; je faillis m'évanouir.

A ce moment, l'épicier, le père de ma Cora, approchant son profil osseux

de la fenêtre, lui dit d'un ton rauque, mais pourtant bienveillant:

--A qui parles-tu donc, mignonne?

--A notre voisin, M. Georges, qui est enfin convalescent et que je vois

à sa fenêtre.

--Ah! j'en suis charmé, dit l'épicier, et, soulevant son bonnet de

loutre: Comment va la santé, mon cher voisin?

Je remerciai avec plus d'assurance le père de ma bien-aimée. J'étais le

plus heureux des mortels; j'obtenais enfin un peu d'intérêt de cette

famille naguère si farouche et si méfiante envers moi. Mais hélas!

pensais-je presque aussitôt, que me sert à présent d'être plaint et

consolé? Cora n'est-elle pas pour jamais unie à un autre?

L'épicier, appuyant ses deux coudes sur sa fenêtre, entama alors avec

moi une conversation affectueuse et bienveillante sur la beauté de la

journée, sur le plaisir de revenir à la vie par un si bon soleil, sur

l'excellence des gilets de flanelle en temps de convalescence, et les

bienfaisants effets de l'eau miellée et du sirop de gomme sur les

poitrines fatiguées et les estomacs débilités.

Jaloux de soutenir et de prolonger un entretien si précieux, je lui

répondis par des compliments flatteurs sur la beauté des giroflées qui

fleurissaient à sa fenêtre, sur la grâce mignonne et coquette de son

chat qui dormait au soleil devant la porte, et sur la bonne exposition

de sa boutique qui recevait en plein les rayons du soleil de midi.

--Oui, oui, répondit l'épicier, au commencement du printemps les rayons

du soleil ne sont point à dédaigner; plus tard ils deviennent un peu

trop bons....

A cet entretien cordial et ingénu, Cora mêlait de temps en temps des

réflexions courtes et simples, mais pleines de bon sens et de justesse;

j'en conclus qu'elle avait un jugement droit et un esprit positif.

Puis, comme j'insistais sur l'avantage d'avoir la façade de son logis

exposée au midi, Cora, inspirée par le ciel et par la beauté de son âme,

dit à son père:

--Au fait, la chambre de M. Georges exposée au nord doit encore être

assez fraîche dans ce temps-ci. Peut-être, si vous lui proposiez de

venir s'asseoir une heure ou deux chez nous, serait-il bien aise de voir

le soleil en face?

Puis elle se pencha vers son oreille, et lui dit tout bas quelques mots

qui semblèrent frapper vivement l'épicier.

--C'est bien, ma fille, s'écria-t-il d'un ton jovial Vous plairait-il,

monsieur Georges, d'accepter une chaise à côté de ma Cora?

--O mon Dieu! pensai-je, si c'est un rêve, faites que je ne m'éveille

point.

Une minute après, le généreux épicier était dans ma chambre et m'offrait

son bras pour descendre. J'étais ému jusqu'aux larmes et je lui pressai

les mains avec une effusion qui le surprit, tant son action lui

paraissait naturelle.

Au seuil de ma maison, je trouvai Cora qui venait pour aider son père

à me soutenir en traversant la rue. Jusque-là je me sentais la force

d'aller vers elle; mais dès qu'elle toucha mon bras, dès que sa main

longue et blanche effleura mon coude, je me sentis défaillir, et je

perdis le sentiment de mon bonheur pour l'avoir senti trop vivement.

Je revins à moi sur un grand fauteuil de cuir à clous dorés, qui, depuis

cinquante ans, servait de trône au patriarcal épicier. Sa digne compagne

me frottait les tempes avec du vulnéraire, et Cora, la belle Cora,

tenait sous mes narines son mouchoir imbibé d'alcool. Je faillis

m'évanouir de nouveau; je voulus remercier, mais je n'avais pas

d'expressions pour peindre ma gratitude; pourtant, dans un moment où

l'épicier, me voyant mieux, se retirait, et ou sa femme passait dans

l'arrière-boutique pour me chercher un verre d'eau de réglisse, je dis à

Cora en levant sur elle mon oeil languissant:

--Ah! Madame, pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir? j'étais si heureux

tout à l'heure!

Elle me regarda d'un air étonné et me dit d'un ton

affectueux:--Remettez-vous, Monsieur, vous avez de la fièvre, je le vois

bien.

Quand je fus tout à fait remis de mon trouble, l'épicière retourna à la

boutique, et je restai seul avec Cora.

Comme le coeur me battit alors! Mais elle était calme, et sa sérénité

m'imposait tant de respect que je pris sur moi de paraître calme aussi.

Cependant ce tête-à-tête devint pour moi d'un cruel embarras. Cora

n'aimait point à parler. Elle répondait brièvement à toutes les choses

que je tirais de mon cerveau avec d'incroyables efforts, et, quoi que je

fisse, jamais ses réponses n'étaient de nature à nouer l'entretien; sur

quelque matière que ce fût, elle était de mon avis. Je ne pouvais pas

m'en plaindre, car je lui disais de ces choses sensées qu'il n'est pas

possible de combattre à moins d'être fou. Par exemple, je lui demandai

si elle aimait la lecture.--Beaucoup, me répondit-elle.--C'est qu'en

effet, repris-je, c'est une si douce occupation!--En effet, reprit-elle,

c'est une très-douce occupation.--Pourvu, ajoutai-je, que le livre qu'on

lit soit beau et intéressant.--Oh! certainement, ajouta-t-elle.--Car,

poursuivis-je, il en est de bien insipides.--Mais aussi,

poursuivit-elle, il en est de bien jolis.--Cet entretien eut pu nous

mener loin si je me fusse senti la hardiesse de l'interroger sur le

genre de ses lectures. Mais je craignis que cela ne fût indiscret, et je

me bornai à jeter un regard furtif sur le livre entr'ouvert au pied de

la giroflée. C'était un roman d'Auguste Lafontaine. J'eus la sottise

d'en être affecté d'abord. Et puis, en y réfléchissant, je trouvai dans

le choix de cette lecture une raison d'admirer la simplicité et la

richesse d'un coeur qui pouvait puiser là des émotions attachantes. Je

parcourus de l'oeil une pile de volumes délabrés qui gisaient sur un

rayon près de moi. Je ne nommerai point les auteurs chéris de ma Cora;

les lecteurs blasés en riraient, et moi, dans ma vaine enflure de poëte,

je faillis en être froissé.... Mais je revins bientôt à la raison en

comparant les ressources d'un esprit si neuf et d'une âme si virginale à

la vieillesse prématurée de nos imaginations épuisées. Il y avait dans

la vie intellectuelle des trésors auxquels Cora n'avait pas encore

touché, et l'homme qui serait assez heureux pour les lui révéler verrait

s'épanouir sous son souffle la plus belle oeuvre de la création, le

coeur d'une femme ingénue!...

Je rentrai chez moi enthousiasmé de Cora, dont l'ignorance était si

candide et si belle. J'attendis l'heure d'y retourner le jour suivant,

sans pourtant espérer cette nouvelle faveur. Elle reparut avec sa mère,

qui m'invita à descendre. Quand je fus installé dans le grand fauteuil,

je vis une sorte d'agitation inquiète dans la famille. Puis l'épicier

s'assit vis-a-vis de moi avec un air hypocritement naïf. J'étais agité

moi-même, je craignais et je désirais l'explication de cette contenance.

--Puisque vous vous trouvez bien ici, monsieur Georges, dit-il enfin

en posant ses deux mains sur ses rotules replètes, j'espère que vous y

viendrez sans façon vous reposer tant que vous ne serez pas assez fort

pour aller vous distraire ailleurs.

--Généreux homme! m'écriai-je.

--Non, dit-il en souriant, cela ne vaut point un remerciement: entre

voisins on se doit assistance, et, Dieu merci! nous n'avons jamais

refusé la nôtre aux honnêtes gens: car je présume que vous êtes un brave

jeune homme, monsieur Georges, vous en avez parfaitement l'air, et je me

sens de la confiance en vous.

--J'en suis honoré, répondis-je avec embarras.

--Ainsi, Monsieur, poursuivit le digne homme avec gaieté, en se levant,

restez avec notre Cora tant que vous voudrez. C'est une fille d'esprit,

voyez-vous! une personne qui a vécu dans les livres, et dont la mère n'a

jamais voulu contrarier le goût. Aussi, elle en sait plus que nous à

présent, et vous trouverez de l'agrément dans sa société, j'en réponds.

--Il y a bien longtemps, répondis-je en rougissant et en jetant sur Cora

un regard timide, que je me serais estimé heureux de cette faveur....

Elle est venue bien tard, hélas! au gré de mon impatience....

--Ah! dame, dit l'épicier en ricanant, c'est qu'il y a deux mois,

voyez-vous, la chose n'était pas possible. Cora n'était pas mariée,

et...à moins de se présenter ici avec l'intention de l'épouser, avec de

bonnes et franches propositions de mariage, aucun garçon n'obtenait de

sa mère l'entrée de cette chambre. Vous savez, Monsieur, comme il faut

veiller sur une jeune fille pour empêcher les mauvaises langues de lui

faire tort; à présent que voici l'enfant établie, comme nous sommes sûrs

de sa moralité, nous la laissons tout à fait libre, et puis...d'ailleurs

(ici l'épicier baissa la voix), pâle et faible comme vous voilà,

personne ne pensera que vous songiez à supplanter un mari jeune et bien

portant.... L'épicier termina sa phrase par un gros rire. Je devins pâle

comme la mort, et je n'osai pas lever les yeux sur Cora.

--Tenez, tenez, ne vous fâchez pas d'une plaisanterie, mon cher voisin,

reprit-il: vous ne serez pas toujours convalescent, et bientôt peut-être

les pères et les maris vous surveilleront de plus près.... En attendant,

restez ici; Cora vous tiendra compagnie, et d'ailleurs je crois qu'elle

a quelque chose à vous dire.

--A moi? m'écriai-je en regardant Cora.

--Oui, oui, reprit le père, c'est une petite affaire

délicate...voyez-vous, et qu'une jeune femme entendra mieux qu'un vieux

bonhomme. Allons, au revoir, monsieur Georges.

Il sortit. Je restai encore une fois seul avec Cora, et cette fois elle

avait une \_affaire délicate\_ à traiter avec moi: elle allait me confier

un secret peut-être, une peine de son coeur, un malheur de sa destinée:

ah! sans doute, il y avait un grand et profond mystère dans la vie de

cette fille si mélancolique et si belle! son existence ne pouvait pas

être arrangée comme celle des autres. Le ciel ne lui avait pas départi

une si miraculeuse beauté sans la lui faire expier par des trésors de

douleur. Enfin, me disais-je, elle va les épancher dans mon sein, et je

pourrai peut-être en prendre une partie pour la soulager!

Elle resta un peu confuse devant moi. Puis elle fouilla dans la poche de

son tablier de taffetas noir et en tira un papier plié.

--En vérité, Monsieur, dit-elle, c'est bien peu de chose: je ne sais

pourquoi mon père me charge de vous le dire; il devrait savoir qu'un

homme d'esprit comme vous ne s'offense pas d'une demande toute

naturelle.... Sans tout ce qu'il vient de dire, je ne serais pas

embarrassée, mais....

--Achevez, au nom du ciel, m'écriai-je avec ferveur; ô Cora! si vous

connaissiez mon coeur, vous n'hésiteriez pas un instant à m'ouvrir le

vôtre.

--Eh bien, Monsieur, dit Cora émue, voici ce dont il s'agit. Elle déplia

le papier et me le présenta. J'y jetai les yeux, mais ma vue était

troublée, ma main tremblante, il me fallut prendre haleine un instant

avant de comprendre. Enfin je lus: «Doit M. Georges à M\*\*\*, épicier

droguiste, pour objets de consommation fournis durant sa maladie....

12 l. cassonade pour sirops et tisanes, ci.

Savon fourni à sa garde-malade, ci-contre.

Chandelle. . . . . . . . . . . . . . . . .

Centaurée fébrifuge, etc., etc. . . . . . .

--------------

Total. . . . . . 30 fr. 50 c.

Pour acquit, CORA \*\*--»

Je la regardai d'un air égaré.--Véritablement, Monsieur, me dit-elle,

vous trouvez peut-être cette demande indiscrète, et vous n'êtes pas

encore assez bien portant pour qu'il soit agréable d'être importuné

d'affaires. Mais nous sommes fort gênés, le commerce va si mal, le loyer

de notre boutique est fort cher...et Cora parla longtemps encore. Je ne

l'entendis point. Je balbutiai quelques mots et je courus, aussi vite

que mes forces me le permirent, chercher la somme que je devais à

l'épicier. Puis je rentrai chez moi atterré, et je me mis au lit avec un

mouvement de fièvre.

[Illustration: Accablé de douleur, brisé jusqu'à l'âme...]

Mais le lendemain je revins à moi avec des idées plus raisonnables. Je

me demandai pourquoi ce mépris idiot et superbe pour les détails de

la vie bourgeoise? pourquoi l'impertinente susceptibilité des âmes

poétiques qui croient se souiller au contact des nécessités prosaïques?

pourquoi enfin cette haine absurde contre le positif de la vie?

Ingrat! pensai-je, tu te révoltes parce qu'un mémoire de savon et de

chandelle a été rédigé et présenté par Cora, tandis que tu devrais

baiser la belle main qui t'a fourni ces secours à ton insu durant ta

maladie. Que serais-tu devenu, misérable rêveur, si un homme confiant et

probe n'eût consenti à répandre sur toi les bienfaits de son industrie,

sans autre gage de remboursement que ta mince garde-robe et ton

misérable grabat? Et si tu étais mort sans pouvoir lire son mémoire

et l'acquitter, où sont les héritiers qui auraient trouvé dans ta

succession 30 fr. 50 c. à lui remettre?

Et puis je songeai que ces breuvages bienfaisants qui m'avaient sauvé de

la souffrance et de la mort, c'était Cora qui les avait préparés. Qui

sait, pensai-je, si elle n'a point composé un charme ou murmuré une

prière qui leur ait donné la vertu de me guérir? N'y a-t-elle pas

aussi mêlé une larme compatissante le jour où je touchai aux portes du

tombeau? Larme divine! topique céleste!...

J'en étais là quand l'épicier frappa à ma porte:--Tenez, monsieur

Georges, me dit-il, ma femme et moi nous craignons de vous avoir fâché.

Cora nous a dit que vous aviez eu l'air surpris et que vous aviez

acquitté le mémoire sans dire un mot. Je ne voudrais pas que vous nous

crussiez capables de méfiance envers vous. Nous sommes gênés, il est

vrai. Notre commerce ne va pas très-bien; mais si vous aviez besoin

d'argent, nous trouverions encore moyen de vous rendre le vôtre et même

de vous en prêter un peu.

Je me jetai dans ses bras avec effusion.--Digne vieillard, m'écriai-je,

tout ce que je possède est à vous!... Comptez sur moi à la vie et à

la mort. Je parlai longtemps avec l'exaltation de la fièvre. Il me

regardait avec son gros oeil gris, rond comme celui d'un chat. Quand

j'eus fini:--A la bonne heure, dit-il du ton d'un homme qui prend son

parti sur l'impossibilité de deviner une énigme. Je vous prie de venir

nous voir de temps en temps et de ne pas nous retirer votre pratique.

III.

Je m'étonnais de ne plus voir le mari de Cora à la boutique ni auprès

de sa femme. Je hasardai une craintive question. Elle me répondit que

Gibonneau achevait son année de service en second sous les auspices du

premier pharmacien de la ville. Il ne rentrait que le soir et sortait

dès le matin. Ainsi le rustre pouvait ainsi voir s'écouler ses jours

loin de la plus belle créature qui fût sous le ciel. Il possédait la

plus riche perle du monde, et il se résignait tranquillement à la

quitter pendant toute une moitié de sa vie, pour aller préparer des

liniments et formuler des pilules!

Mais aussi comme je remerciai le ciel qui l'avait condamné à cette

vulgaire existence et qui semblait lui dénier une faveur dont il n'était

pas digne, celle de voir sa douce compagne à la clarté du soleil! Il

ne lui était permis de retourner vers elle qu'à l'heure où les

chauve-souris et les hiboux prennent leur sombre volée et rasent d'une

aile velue et silencieuse les flots transparents de la brume. Il venait

dans l'ombre ainsi qu'un voleur de nuit, ainsi qu'un gnome malfaisant

qui chevauche, le vent du soir et le météore trompeur des marécages. Il

venait, ombre morne et lugubre, encore revêtu de son tablier, ainsi que

d'un linceul, exhalant cette odeur d'aromate que l'on brûle autour des

catafalques. Je le voyais quelquefois errer dans les ténèbres et glisser

comme un spectre le long des murailles livides. Plusieurs fois je le

rencontrai sur le seuil et je faillis l'écraser dans le ruisseau

comme un ver de terre; mais je l'épargnai, car véritablement il avait

l'encolure d'un buffle, et j'étais tout effilé et tout transparent des

suites de la fièvre.

Cora, veuve chaque jour, depuis l'aube jusqu'au crépuscule du soir,

restait confiante près de moi. Je passais presque toutes mes journées

assis sur le vieux fauteuil de la famille, ou, lorsque le soleil

d'avril était décidément chaud, je m'asseyais sur le banc de pierre qui

s'adossait à la fenêtre de Cora. Là, séparé d'elle seulement par les

rameaux d'or de la giroflée, je respirais son haleine parmi les fleurs,

je saisissais son long regard transparent et calme comme le flot sans

rides qui dort sur les rives de la Grèce. Nous gardions tous deux le

silence, mais mon coeur volait vers elle et convoitait le sien avec une

force attractive dont il devait lui être impossible de ne pas sentir

la puissance. Je m'endormis dans ce doux rêve. Pourquoi Cora ne

m'aurait-elle pas aimé? Peut-être fallait-il dire: comment ne m'eût-elle

pas aimé? Je l'aimais si éperdument, moi! toutes mes facultés

intellectuelles se concentraient pour produire une force de désir et

d'attente qui planait impérieusement sur Cora. Son âme, faite du plus

beau rayon de la Divinité, pouvait-elle rester inerte sous le vol

magnétique de cette pensée de feu? Je ne voulus point le croire, et

je sentis mon coeur si pur, mes désirs si chastes, que je ne craignis

bientôt plus d'offenser Cora en les lui révélant. Alors je lui parlai

cette langue des cieux qu'il n'est donné qu'aux âmes poétiques

d'entendre. Je lui exprimai les tortures ineffables et les divines

souffrances de mon amour. Je lui racontai mes rêves, mes illusions, les

milliers de poèmes et de vers alexandrins que j'avais faits pour elle.

J'eus le bonheur de la voir, attentive et subjuguée, quitter son livre

et se pencher vers moi d'un air pénétré pour m'entendre, car mes paroles

avaient un sens nouveau pour elle, et je faisais entrer dans son esprit

un ordre de pensées sublimes qu'il n'avait encore jamais osé aborder.

--O ma Cora, lui disais-je, que pourrais-tu craindre d'une flamme aussi

pure? L'éclair qui s'allume aux cieux n'est pas d'une nature plus

subtile que le feu dont je me consume avec délice. Pourquoi ta sauvage

pudeur, pourquoi ta superbe fierté de femme s'alarmeraient-elles d'un

amour aussi intellectuel que le nôtre? Qu'un mari, qu'un maître, possède

le trésor de la beauté matérielle qu'il a plu aux anges de te départir!

pour moi, je ne chercherai jamais à lui ravir ce que Dieu, les hommes et

ta parole, ô Cora! lui ont assuré comme son bien; le mien sera, si tu

m'exauces, moins saisissable, moins enivrant, mais plus glorieux et

plus noble. C'est la partie éthérée de ton âme que je veux, c'est ton

aspiration brûlante vers le ciel que je veux étreindre et saisir, afin

d'être ton ciel et ton âme, comme tu es mon Dieu et ma vie.»

Ces choses semblaient obscures à Cora, son âme était si candide et si

enfantine! Elle me regardait d'un oeil absorbé dans la stupeur, et pour

lui faire mieux comprendre les divins mystères de l'amour platonique, je

prenais mon crayon et je traçais des vers sur la muraille aux marges de

sa fenêtre; puis je lui racontais les brillantes poésies de la nature

invisible, les amours des anges et des fées, les souffrances et les

soupirs des sylphes emprisonnés dans le calice des fleurs, puis les

fougueuses passions des roses pour les brises, et réciproquement;

puis les choeurs aériens qu'on entend le soir dans la nue, la danse

sympathique des étoiles, les rondes du sabbat, les malices des farfadets

et les découvertes ardues de l'alchimie.

Notre bonheur semblait ne pouvoir être troublé par aucun événement

extérieur. En prenant la poésie corps à corps, j'avais su si bien

m'isoler, dans mon monde intellectuel, de toutes les entraves et de tous

les écueils de la vie réelle, que je semblais n'avoir rien à craindre

de l'intervention de ces volontés grossières et inintelligentes qui

végétaient à l'entour de nous. Mes sentiments étaient d'une nature si

élevée que je ne pouvais inspirer de rivalité d'aucun genre à l'homme

vulgaire qui se disait le maître et l'époux de Cora.

Pendant longtemps, en effet, il sembla comprendre le respect qu'il

devait à une liaison protégée par le ciel. Mais au bout de six semaines,

je vis un changement étrange s'opérer dans les manières de cette famille

à mon égard. Le père me regardait d'un air ironique et méfiant chaque

fois qu'il entrait dans la chambre où nous étions. La mère affectait

d'y rester tout le temps qu'elle pouvait dérober aux affaires de sa

boutique. Gibonneau, lorsque par hasard je venais à le rencontrer, me

lançait de sinistres et foudroyantes oeillades; Cora elle-même devenait

plus réservée, descendait plus tard au rez-de-chaussée, remontait plus

tôt dans sa chambre, et quelquefois même passait des jours entiers sans

paraître. Je m'en effrayai, et j'essayai de m'en plaindre. J'essayai de

lui faire comprendre, avec l'éloquence que donne la passion, l'injustice

et la barbarie de sa conduite. Elle m'écouta d'un air contraint, presque

craintif, et je la vis regarder vers la porte d'un air d'inquiétude.

--O Cora! m'écriai-je avec enthousiasme, serais-tu menacée de quelque

danger? parle, parle! où sont tes ennemis, nomme-moi les infâmes qui

font peser sur toi, frêle et céleste créature, les chaînes d'airain d'un

joug détesté. Dis-moi quel est le démon qui comprime l'élan de ton coeur

et refoule au fond de ton sein des épanchements naïfs, comme des remords

amers? Va, je saurai bien les conjurer, je sais plus d'un charme pour

enchaîner les démons de l'envie et de la vengeance, plus d'une parole

magique pour appeler les anges sur nos têtes: les anges protecteurs qui

sont tes frères, et qui sont moins purs, moins beaux que toi...

J'élevai la voix en parlant, et je m'approchai de Cora pour saisir sa

main qu'elle me retirait toujours. Alors je me levai, le front inondé de

la sueur de l'enthousiasme, les cheveux en désordre, l'oeil inspiré...

Cora poussa un grand cri, et son père, accourant comme si le feu eût

pris à la maison, s'élança dans la chambre. Comme il s'avançait vers

moi d'un air menaçant, Cora le saisit par le bras et lui dit avec

douceur:--Laissez-le, mon père, il est dans un de ses accès, ne le

contrariez point, cela va se passer.

Je cherchai vainement le sens de ces paroles. Elle sortit, et l'épicier

s'adressant à moi:--Allons, monsieur Georges, revenez à vous, personne

ici ne songe à vous contrarier; mais en vérité vous n'êtes pas

raisonnable... Allons, allons... rentrez chez vous et calmez-vous.

Étourdi de ce discours plein de bonté, je cédai avec la douceur d'un

enfant, et l'épicier me reconduisit chez moi. Une heure après, je vis

entrer le procureur du roi et le médecin de la ville. Comme je les

connaissais l'un et l'autre assez particulièrement, je ne m'étonnai pas

de leur visite, mais je commençai à m'offenser de l'affectation

avec laquelle le médecin s'empara de mon pouls, examinant avec soin

l'expression de mon regard et la dilatation de ma pupille; puis il se

mit à compter les battements de mes artères aux tempes et au cou, et

à interroger la chaleur extérieure de mon cerveau avec le creux de sa

main.

--Qu'est-ce que tout cela signifie, Monsieur? lui dis-je; je ne vous ai

point appelé pour une consultation. Je me sens assez bien pour me passer

désormais de soins, et je ne suis point disposé à en recevoir malgré

moi.

Mais, au lieu de me répondre, il s'approcha du magistrat, et ils

se retirèrent dans l'embrasure de la fenêtre pour parler bas. Ils

semblaient se consulter sur mon compte, car, à chaque instant ils se

retournaient pour me regarder d'un air attentif et méfiant; enfin ils

s'approchèrent de moi, et le procureur du roi m'adressa plusieurs

questions étranges, d'abord de quelle couleur je voyais son gilet, puis

si je savais bien son nom, puis encore si je pouvais dire quel était mon

âge, mon pays et ma profession.

Je répondais à ces étranges interrogatoires avec stupeur, lorsque le

médecin me demanda à son tour si je ne voyais point d'autre personne

dans l'appartement que le procureur du roi, lui et moi; puis si je

pensais qu'il fît jour ou nuit, et enfin si je pouvais certifier que

j'eusse cinq doigts à chaque main.

Outré de l'impertinence de ces questions, je résolus la dernière en lui

appliquant un vigoureux soufflet. J'eus tort, sans doute, surtout en la

présence d'un magistrat tout prêt à instruire contre le délit. Mais le

sang me montait à la tête, et il ne m'était pas plus longtemps possible

de me laisser traiter comme un idiot ou comme un fou sans en avoir le

motif.

Grand fut l'esclandre. Le magistrat voulut prendre fait et cause

pour son compère; je le saisis à la gorge et je l'eusse étranglé, si

l'épicier, son gendre et une demi-douzaine de voisins ne fussent venus à

son secours. Alors on s'empara de moi, on me lia les pieds et les mains

comme à un furieux, on m'entoura la bouche de serviettes et l'on me

conduisit à l'hospice de ville, où je fus enfermé dans la chambre

destinée aux sujets frappés d'aliénation mentale.

La chambre, je dois le dire, était confortable, et j'y fus traité avec

beaucoup de douceur, d'autant plus que je ne donnais aucun signe de

folie. L'erreur du médecin et du magistrat fut bientôt constatée. Mais

il me fut difficile de recouvrer ma liberté, car le dernier, prévoyant

qu'il serait forcé de me demander une réparation de l'injure que je lui

avais faite, s'obstina à me faire passer pour aliéné, afin de pouvoir se

donner les apparences du sang-froid et de la générosité à mon égard.

Je sortis enfin; mais le procureur du roi me fit mander immédiatement

dans son cabinet et m'adressa cette mercuriale:

--Jeune homme, me dit-il avec ce ton capable et paternel que tout

magistrat imberbe se croit le droit de prendre quand il a endossé la

ratine judiciaire, vous avez, sinon de grandes erreurs, du moins de

graves inconséquences à réparer. Étranger, vous avez été accueilli

dans cette ville avec toutes les marques de la bienveillance et toute

l'aménité de moeurs qui distingue ses habitants. Malade, vous avez été

soigné par vos voisins, avec zèle et dévouement. Tous ces témoignages

de confiance et d'intérêt eussent dû graver profondément en vous le

sentiment des convenances et celui de la gratitude...

--Mille noms d'un sabord! Monsieur, m'écriai-je dans mon style de marin,

qui, dans la colère, reprenait malgré moi le dessus, où voulez-vous en

venir, et qu'ai-je fait pour mériter la prison et votre harangue?...

--Monsieur, dit-il en fronçant le sourcil, voici ce que vous avez fait:

vous avez accepté l'hospitalité que chaque jour un honnête citoyen, un

estimable épicier, vous offrait au sein de sa famille, et vous l'avez

acceptée avec des intentions qu'il ne m'appartient pas de qualifier,

et dont votre conscience seule peut être juge. Moi je pense que votre

intention a été de séduire la fille de l'épicier et de l'éblouir par des

discours incohérents qui portaient tous les caractères de l'exaltation;

ou de vous faire un jeu de sa simplicité, en la mystifiant par

d'énigmatiques railleries.

--Juste ciel! qui a dit cela? m'écriai-je avec angoisse.

--Madame Cora Gibonneau elle-même. D'abord elle a considéré vos étranges

discours comme des traits d'originalité naturelle. Peu à peu elle s'en

est effrayée comme d'actes de démence. Longtemps elle a hésité à en

prévenir ses parents, car dans le coeur de ces respectables bourgeois,

la bonté et la compassion sont des vertus héréditaires. Mais enfin,

mariée depuis peu à un digne homme qu'elle adore et pour qui, vous le

savez sans doute depuis longtemps, elle nourrissait en secret avant son

hyménée une passion qui avait profondément altéré sa santé et l'eût

conduite au tombeau si ses parents l'eussent contrariée plus longtemps;

enfin, dis-je, mariée à l'estimable pharmacien Gibonneau, affaiblie

par les commencements d'une grossesse assez pénible, et craignant avec

raison les conséquences de la frayeur dans la position où elle se

trouve, madame Cora s'est décidée à instruire ses parents de l'égarement

de votre cerveau et des preuves journalières que vous lui en donniez

depuis quelque temps. Ces honnêtes gens ont hésité à le croire et vous

ont surveillé avec une extrême réserve de délicatesse. Enfin, vous

voyant un jour dans un état d'exaltation et de délire qui épouvantait

sérieusement leur fille, ils ont pris le parti d'implorer la protection

des lois et la sauvegarde de la magistrature... Et l'appui des lois ne

leur a pas manqué, et la magistrature s'est levée pour les rassurer, car

la magistrature sait que son plus beau privilège est de...

--Assez, assez, pour Dieu! Monsieur, m'écriai-je, je pourrais vous dire

par coeur le reste de votre phrase, tant je l'ai entendu déclamer de

fois à tout propos...

--Non, jeune homme, s'écria le magistrat à son tour en élevant la voix,

vous n'échapperez point à la sollicitude d'une magistrature qui doit ses

conseils et sa surveillance à la jeunesse, à une magistrature qui veut

le bonheur et le repos des citoyens. Profitez du reproche que vous avez

encouru. Voyez vos torts, ils sont graves! vous avez porté le trouble

et la crainte dans la famille de l'épicier; vous avez méconnu la sainte

hospitalité qui vous y était offerte, en essayant de railler ou de

séduire l'épouse irréprochable d'un pharmacien éclairé... Oui, vous avez

tenté l'un ou l'autre, Monsieur, car je ne sais point le sens que la

loi peut adjuger aux étranges fragments de versification dont vous

avez endommagé les murs de cette maison hospitalière, et qui m'ont été

montrés par la fille de l'épicier comme une preuve irrécusable de votre

démence... Enfin, Monsieur, non content d'affliger de braves gens et

d'inquiéter le voisinage, vous avez résisté à l'autorité représentée par

moi, vous avez pris au collet et frappé le médecin distingué qui vous

donnait des soins, vous avez fait une scène de violence qui a troublé le

repos de toute une population paisible, et qui a pensé devenir funeste à

madame Gibonneau par la frayeur qu'elle lui a causée.

--Cora est malade! m'écriai-je. Grand Dieu!... Et je voulais courir,

échapper à l'éloquence tribunitienne de mon bourreau. Il me retint.

--Vous ne me quitterez pas, jeune homme, me dit-il, sans avoir écouté

la voix de la raison, sans m'avoir donné votre parole d'honneur de

suspendre vos visites, chez madame Gibonneau, et de quitter même le

logement que vous occupez vis-a-vis la maison de l'épicière.

---Eh! Monsieur, m'écriai-je, je jure que je vais dire adieu et demander

pardon à ces honnêtes gens, savoir des nouvelles de madame Cora, et

qu'une heure après j'aurai quitté cette ville fatale.

Je m'armai de courage et de sang-froid pour rentrer chez l'épicier.

Comme j'avais passé pour fou dans toute la ville, ma sortie de prison

fit une profonde sensation; l'épicier parut inquiet et soucieux, sa

femme se cacha presque derrière lui, Cora devint pâle de terreur, et M.

Gibonneau, sans rien dire, me fit une mine de mauvais garçon. Je leur

parlai avec calme, les priai d'excuser le scandale que je leur avais

causé, et de croire à mon éternelle reconnaissance pour les soins et

l'affection que j'avais trouvés chez eux.

--Pour vous, Madame, dis-je d'une voix émue à Cora, pardonnez surtout

aux extravagances dont je vous ai rendue témoin; si je croyais que vous

m'eussiez soupçonné un seul instant de manquer au respect que je vous

dois, j'en mourrais de douleur. J'espère que vous oublierez l'absurdité

de ma conduite pour ne vous souvenir tous que des humbles excuses et

des affectueux remerciements que je vous adresse en vous quittant pour

jamais.

A ce mot je vis toutes les figures s'éclaircir, à l'exception de celle

de Cora, qui, je dois le dire, n'exprima qu'une douce compassion. Je

voulus essayer de lui demander l'état de sa santé, dont j'avais causé

l'altération par mes folies. Mais en songeant à la cause première de son

état maladif, à l'amour qu'elle avait depuis si longtemps pour son mari

et à l'heureux gage de cet amour qu'elle portait dans son sein, ma

langue s'embarrassa et mes pleurs coulèrent malgré moi. Alors la famille

m'entoura, pleurant aussi et m'accablant de marques de regret et

d'attachement; Cora me tendit même sa belle main, que je n'avais jamais

eu le bonheur de toucher, et que je n'osai pas seulement porter à mes

lèvres. Enfin je m'éloignai comblé de bénédictions pour mon séjour parmi

eux et particulièrement pour mon départ; car, au milieu de toutes les

choses amicales qui me furent dites, il n'y eut pas une voix, pas un mot

pour m'engager à rester.

Accablé de douleur, brisé jusqu'à l'âme, je sentais mes genoux fléchir

sous moi en quittant cette maison où j'avais fait des rêves si doux et

nourri des illusions si brillantes. Je m'appuyai contre le seuil tapissé

de vigne, et je jetai un dernier regard de tendresse et d'adieu sur la

belle giroflée de la fenêtre.

Alors j'entendis une voix qui partait de l'intérieur et qui prononçait

mon nom. C'était la voix de Cora; j'écoutai:--Pauvre jeune homme!

disait-elle d'un ton pénétré, il est donc enfin parti!

--Je n'en suis pas fâché, répondit l'épicier, quoique après tout ce soit

un brave garçon et qu'il paie bien ses mémoires.

J'ai traversé cette ville l'année dernière pour aller en Limousin. J'ai

aperçu Cora à sa fenêtre; il y avait trois beaux enfants autour d'elle,

et un superbe pot de giroflée rouge. Cora avait le nez allongé, les

lèvres amincies, les yeux un peu rouges, les joues creuses et quelques

dents de moins.

GEORGE SAND.

FIN DE CORA.

End of the Project Gutenberg EBook of Cora, by George Sand

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CORA \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 12837-8.txt or 12837-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/2/8/3/12837/

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading

Team. This file was produced from images generously made available

by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.